Compte-rendu : Orange. Les Chorégies, le 12 juillet 2013. Wagner, Le Vaisseau Fantôme. Direction : Mikko Frank, Orchestre Philharmonique Radio France,Chœurs des Opéras de région ; mise en scène, Charles Roubaud.



Verdi, Puccini, sempre tutti ! Mais les Chorégies d'Orange placent aussi d'autres compositeurs sous le Mur : ainsi, en 2013 (200e anniversaire, happy birthday to you, Richard !), **retour de Wagner. Le Vaisseau Fantôme** est présenté dans une mise en scène classique, une très belle direction d'orchestre, servi par l' interprétation vocale de solistes inspirés.

Un slow sur le Pont d'Avignon

Il y a des moments de stabilité en Moyenne Vallée du Rhône : après quelques jours d'orages crépusculaires, le temps s'est remis au beau calme, certes désaccord avec le Sturm und Drang wagnérien du Vaisseau mais baume sur le cœur inquiet des

Chorégies auxquelles foudre, pluie et trop grand vent (plutôt le mistral, ici) donnent des palpitations. Non, un vrai soir d'été, tiède mis non encore brûlant comme dans les canicules : Richard, en 1838, eût traversé le Skagerrak comme on danserait un slow sur le Pont d'Avignon, mais sans songer au Mal de Frénésie que les éléments vous font parfois contracter pour votre inspiration, et donc votre bien-malgré-vous, corps qui se révulse et âme qui se ravit. En 2013, deux cents ans après les premiers vagissements de Siegfried-Parsifal W., voici donc une version atmosphériquement détendue du Vaisseau, en ouverture d'un Festival d'Opéra qui sacrifie aux deux anniversariés, W.(en juillet) et V(E.R.D.I, en août)…

La ruine des Empires ?

Et d'ailleurs, sur scène et sous le Mur, rien n'incite à cette démesure que les Grecs nommaient non sans effroi Ubris, si ce n'est – mais bien placée aux deux-tiers du curseur horizontal – une proue de navire fracassé que les éclairages feront promontoire ou tête de mort, trophée « à l'envers » en ce Palais de Théâtre augustéen, préfigurant peut-être la ruine des Empires… Pas d'autre encombrement par gros objets entassés en vide-grenier qui souvent font parcours du combattant pour les groupes choraux ou même les solistes acteurs-chanteurs. Et un simple lancer d'énormes câbles à fracas sonore depuis la paroi gauche quand la dramaturgie l'exige pour le navire de Daland et ses matelots. Cette décantation sinon ce minimalisme sont de bon augure pour l'écoute d'une Ouverture que le Maître a voulue d'ancienne et nouvelle facture à la fois, et où en traditionnelle logique constructrice surgissent des thèmes – pas encore leitmotive savamment imbriqués dans la totalité – qui s'érigent d'abord en symphonie captivante et lisible à la fois.

Un grand chef finlandais

Cette « stereo » demeure souvent cosa mentale, ou au contraire transition avant « les choses sérieuses », on veut dire dans

ce genre de lieu du culte lyrique les épisodes vocaux. Or le public est ici saisi par la qualité de ce prologue instrumental, l'écoute dans un silence religieux – 8.000 personnes, cela « s'entend » ! -, puis l'applaudit fortement, captivé par la qualité des interprètes. Et comme il a raison ! Le Philharmonique de Radio-France y est – et sera superbe, tout au long d'une représentation qui, d'une seule haleine (et donc en limitant les « hurrah ! » en fin d'airs ou d'ensembles) conduira vers son épilogue transcendantal. Car tout dans ce Vaisseau est « embarqué » par le chef finlandais Mikko Frank – déjà ici dans Puccini, en 2010 ; en 205, il sera le Patron du « Philhar de R.F. »-, inspiré, chercheur aussi de la syntaxe et du vocabulaire jeune-wagnérien. Certes un analyste de haut talent, mais surtout le porteur d'une synthèse qui s'étendra au « plateau » si vaste et dispersant quand on a tendance à « laisser aller », et fait du tout une dramaturgie musicalement fascinante. M.Frank ne sacrifie nullement le détail instrumental, il le sublime (ah : ce hautbois, seconde voix de Senta !), et en amoureux des sonorités, exalte par avance en Wagner un mélodiste de timbres, et fait du farouche Allemand un frère d'armes esthétique du Français « révolutionnaire » Berlioz, dans le combat contre la platitude des Philistins de toutes nationalités européennes.

Le respect de la musique

Il n'a donc plus qu' « à laisser se gonfler les voiles » de l'opéra maritime, pourvu, bien sûr, qu'il ne soit pas contrarié ou contraint par une mise en scène trop débordante. Mais **Charles Roubaud**, « institutionnel » d'Orange, est bien trop courtois pour infliger des divagations hors normes : avec lui, qui ne risque certes pas la mise en examen pour délit de subversion esthétique, le travail solide est constamment visible ou sous-jacent, sans éparpillement dans les élucubrations ou même trop de rêverie « destructrice ». Il y a là aussi un respect des interprètes – chef, « collaborateurs

scénographiques », orchestre, et surtout solistes vocaux mis devant leur dialogue et leur dramaturgie de solitaires dans l'âme – qui concourt à la saisie de l'ensemble – mouvements de foule bien chorégraphiés pour la rudesse des « damnés de la mer » et du navire – et à ses pouvoirs de « réalisme », fût-il de nature fantastique, donc ambiguë. Scénographie (Emmanuelle Favre), éclairages (J.Rouveyrolles), costumes (Katia Duflot), vidéo (M.Jeanne Gauthé) s'intègrent bien dans ce projet raisonnable mais non dénué d'allure.

Divinités du Septentrion

Certes le spectateur qui espérait une démiurgie romantique des éléments-symboles de l'Histoire (machine à broyer les humains) qui compte tant ici dans l'esprit de Wagner et son rattachement à la tradition germanique (la Baltique, l'orage, le tempête, le fracas sur les rocs ou les dunes, l'obscur de la forêt) n'est pas comblé. Eole déchaîné creusant la surface des abysses sur quoi règne Neptune, diraient les Antiques, ou quelque(s) divinité(s) du Septentrion dont Wagner ne va plus tarder à s'enticher, c'est fugitivement – les vidéos de tempête qui déferlent sur la verticale du Mur – leur prise de pouvoir ; mais aussi des moments apaisés – un clapotis récurrent d'impressionnisme normand souligne un peu…pesamment les embellies de « mer calme et heureux voyage »- font regretter un plus évident maintien en tension perpétuelle qui devrait rester la trame palpable de la tragédie. De même, quand le réalisme « sociétal » glisse vers l'évocation aimable, on bascule plutôt dans le dépliant touristique d'une croisière XIXe au pays des fjords : c'est d'ailleurs aussi le seul moment musicalement faible que ce Chœur de fileuses sans transparence, même si aussitôt le rire sec- très wagnérien lui ! – vient mieux ponctuer le propos contrastant des préposées au tissage.

Tragédies de la solitude

Oui, la tragédie de la solitude est bien au fond de ces êtres

manipulés par quelque Dieu cruel qui se venge comme de coutume théologique de tout manquement de respect à son auguste pouvoir. Ou alors « ça échappe », comme pour un Daland, « patron-armateur » compétent mais qui s'égare dans le calcul prosaïque pour caser sa fille chérie au premier Hollandais Volant par là (**Stephen Milling**, très actif scéniquement et vocalement), à l'amusant Steuermann (pas un Grand Timonier, cet ensommeillé de **Steve Davislim** !) ou à la vigoureuse Nourrice Mary (**Marie-Ange Todorovich). Endrik Wottrich** assume en courageuse dignité et ardeur vocale le rôle du promis-sacrifié, tentant inlassablement son examen de rattrapage amoureux à l'avance invalidé. Restent donc en cette dramaturgie de personnages affrontés –finalement bien sobre, ce sextuor que Wagner fera plus tard « amplifier » en technologie ravageuse ! – les deux Amants Impossibles. La Senta de **Ann Petersen** « commence » à bas bruit, mais c'est pour mieux « sortir » de la timidité, s'affirmer bientôt tragédienne murée dans son rêve fou, ses visions dont elle imagine qu'elles la vouent à incarner, quoi qu'il lui en coûte , une rédemptrice condamnée. La chanteuse danoise, lit-on dans sa biographie, « fréquente » aussi bien Wagner que Strauss ou Tchaikovski et Britten, et sa dimension de belle, de touchante humanité, de douceur compatissante rayonne parmi l'idéale blancheur et blondeur de son personnage sacrificiel : voix sans faiblesse qui « remplit » le Théâtre, mais ne cède jamais à l'effet et privilégie la dimension spirituelle.

Le malheur en Europe

En face, un Hollandais lui aussi… Danois, **Egils Silins**, dont l'apparition – on dirait un Révolutionnaire français de 1793, quelque beau Saint-Just venu annoncer que…le malheur est encore une idée neuve en Europe – déjà impressionne, et qui ne va cesser de « grandir », tenant vocalement les promesses de son art scénique, « dominant » jusqu'à la fin (en image magnifique de haute proue même si discutable selon la philosophie de la coda) un destin sans pitié. «Qu'aimes-tu

mieux, homme énigmatique ? », demandera le futur adorateur français de Wagner. Et celui qui pense : « Je me hais, comme vous haïssez Dieu », répond logiquement : « Les merveilleux nuages, là-bas ». C'est ce lointain (le die ferne des Romantiques Allemands) qu'on imagine avec intuition et générosité…

Un blasphème tardif, pour voir

Au fait, risquons un blasphème : et si Wagner, rejouant perversement son destin dans le Skagerrak au retour de France, y avait cette fois laissé la vie ? S'il était donc disparu corps et biens, ne laissant que « le Hollandais » et « Rienzi » ? No Tétralogy, Tannaüser nein, Lohengrin niente, et Parsifal : niet. Un grand manque, certes ! Mais nul ne l'eût su, non ?

Bon, si vous entendez votre internaute-journaliste, pris dans un naufrage (sur mer, sur terre, dans les airs), appeler : « en quel état (sans rédemption) j'erre ? »,
tapez : quelegrandcricwotanmecroque@walhala.de
mais ne vous étonnez pas : la malédiction, fût-elle esthétique, a de ces retours de flamme ou de vagues !

Chorégies d'Orange. Vendredi 10 juillet 2013. R.Wagner (1813-1883), Le Vaisseau Fantôme. Direction musicale : Mikko Frank., OPRF, Chœurs de région. Solistes : A.Petersen, E.Silins, M.A.Todorovitch, S.Milling, E.Wottrich, S.Davislim.

Illustration : l'excellent chef Mikko Franck qui prendra en 2015 la direction musicale du Philharmonique de Radio France (DR)

Compte-rendu : 20 édition du Festival de Verbier (Suisse, Valais), 3 concerts, les 22, 23 et 24 juillet 2013. Milos Karadaglic, guitare ; David Carpenter (alto), Julien Quentin (piano) ; Simon Keenlyside (voix), Emanuel Ax (piano).

Verbier 2013 (Suisse). Troisième et dernière journée sur alpages valaisans : un jeune guitariste, Milos Karadaglic, va poétiquement de Bach en Villa-Lobos ; un altiste virtuosissime (D.Carpenter) et un pianiste inspiré (J.Quentin) font

redécouvrir Hindemith, avant que ça ne se gâte un peu dans un show des Carpenter-boys-and girls ; et un baryton, S.Keenlyside, voyage en compagnie de son pianiste E.Ax du côté de chez Brahms, Wolf, Ravel et Fauré.

Sous le regard de Bach

Un guitariste-soliste à Verbier, la chose n'est pas courante, et ce jeune classique –Monténégrin de naissance – apporte à l'église matinale un climat de beauté, de douceur, de délicatesse capable de se muer en énergie. On le verra, on l'a déjà vu, discret, attentif aux concerts « des autres », musicien d'évidence chambriste pour qui admiration et partage ne sont entachées de nulle pose.
Comme Milos Karadaglic a raison de se placer d'abord sous l'invocation de J.S.Bach, en Prélude et Fugue tout en tendresse, avec espace sonore filtré comme si chaque note ou accord traversait une vitre en se teintant des reflets mouvants de la lumière physique ou spirituelle !
Bach de conversation et d'intimité – une très petite fille, à côté de moi, fredonne en sourdine, juste, ce qu'elle écoute -, d'échos répétés. Et en Fugue : complexité des voix perçues sans nulle véhémence et parfaitement lisible, précautionneux agencement aussi de la polyphonie qui parfois « chuinte » comme la pluie des soirs précédents…

Un musicien de Shakespeare

Puis on passe à Villa-Lobos, patrie d'élection où un instrumentiste si averti sait faire résonner les places de la ville, les patios et les chambres de la maison au Brésil. Prélude, études et valse – à parfum de passé qui remonte puis s'efface -, ralentis exquis, sforzandi savants, autorité

impérieuse alternent et s'imbriquent. Un kaléidoscope sud-américain de cinq compositeurs qui jouent sur la nostalgie, les paysages, d'agréables images un peu attendues de danses, mais aussi des épisodes de stridence et de la technique moderne (battue sur la caisse de l'instrument)…M.Karadglic présente courtoisement les œuvres – hélas, que d'anglais humoristique dont les francisants invétérés laissent perdre tant de nuances ! -, et se montre l'introducteur idéal à une forme de beauté des sons – tiens, puisqu'il est question de langue anglaise : un personnage venu de quelque comédie où Shakespeare lui ferait prononcer et vivre l'éloge de la musique, voie d'accès aux plus hautes révélations…

L'alto et le piano d'Hindemith

En dirait-on autant dans la même église (elle en a vu et en verra d'autres, il est vrai !), l'après-midi débutant, d'un curieux concert à huit voix et deux volets ? Tout d'abord, deux interprètes d'élite y ont choisi dans la littérature d'alto-piano – relativement exiguë, on le sait – une partition de Paul Hindemith (1895-1963), lui-même très valeureux altiste. Hindemith souffrit de la vindicte nazie – qu'il abhorrait : il finit par s'exiler, d'abord en Suisse puis aux Etats-Unis, en 1939 -, mais hésitait entre création initialement un peu dadaïsante et tempérament d'architecte malgré tout héritier d'un classicisme revisité, pour terminer par cette seconde voie. Sa Sonate op.11 (de 1919) est d'intensité expressive qui entraîne dans le tourbillon des passions. Ses accès de fureur, ses embardées intenses, une valse ambiguë, une coda enragée, laissent entrevoir des éclaircies du temps de paix extérieure et intérieure. Le cadre thème-et-variations semble vite un leurre, tant l'imprévisible discours heurte le principe d'une Forme stable. David Carpenter et Julien Quentin en sont traducteurs de son chaleureux, d'intensité expressive parfois bouleversante. Mais on sent dans le comportement de l'altiste une théâtralité d'esthétique vigoureuse, dont les virtualités restent à venir…

Kreisler et le Sapeur Camembert

Car il y a du Paganini de l'alto dans ce diable d'homme. Ou plutôt la référence romantique allemande s'impose vite : c'est le Maître de Chapelle qui est apparu, ce grand fou de Johannes Kreisler qu'ETA Hoffmann inventa et dont Schumann était obsédé. Les cinéphiles y ajouteront une touche d'Anthony Perkins jeune, et ce rien de sarcastique, douloureux et provocateur que signait Charles Denner… Chez Piazolla des Quatre-Saisons sud-américanisées, D.Carpenter a fait venir sa famille (au sens propre : trois Carpenter, donc, -et figuré : à huit) : il virevolte, excite ses partenaires, grimace ou sourit son message hyper-communicatif où Piazzolla perd dans ce survoltage une part de sa poésie. On finit par s'interroger : Verbier a-t-il raison d'abriter et de patronner ce délire, même si des pièces annexées tournent au délicieux kitsch ferroviaire (une Valse Transsibérienne d'Alexei Shor) et aux vertiges d'Europe Centrale ? Ou bien : va pour une édition de 20e anniversaire qui pousse l'extraversion à la borne sans laquelle le Sapeur Camembert n'eût vu qu'absence fâcheuse de limites ?

Deux Wanderer

Reste, au soir tombant et de belle lumière, la perfection d'un de ces récitals – on devrait dire : dialogues – où voix et piano sont compagnons d'un voyage romantique puis moderne. La voix du baryton anglais Simon Keenlyside est de celles qui ne souffrent pas la critique : ampleur, nuance, inflexion, vaillance, et toutes ces sortes de qualités nécessaires aux grands interprètes des rôles mozartiens, verdiens ou bergiens. Elle est sous-tendue par une prescience et une culture peu communes du texte et de la situation opératiques ; et on doit aussi souligner une attirance très justifiée vers l'univers du lied et de la mélodie, en un vécu qui fait aller au fond du texte et de ses subtilités. Choisissant pour co-Wanderer un pianiste de la dimension d'E.Ax – si courtois et souriant, partenaire idéal en musique de chambre, comme on sait -,

S.Keenlyside ne peut qu'être qu'exigeant dans ce Voyage, où son polyglottisme fait alterner, comme si cela lui était « natal », l'allemand des lieder et le français des mélodies…

La mariée trop belle ?

Nous émettrons cependant une réserve qui vaut pour le seul Fauré. « La fiancée », à l'inverse de ce qui est conté dans Les Histoires Naturelles, non point « n'arrive pas », mais arrive trop : ici, « la mariée (n'est-elle) pas trop belle » ? Mariée, fiancée,on l'aura compris, c'est la voix lyrique avec son éloquence verbale, un rien de projection abusive des sons, de l'ambitus – ô combien virtuose et maîtrisé ! -, ce par quoi l'héroïque perfection peut contaminer le « si joli petit bruit » dont Fauré fit présent à Verlaine. En tout cas, Brahms – le sans-opéra qui eût honte de s'exhiber en scène – trouve ici des traducteurs idéaux de sa fureur ou de ses visions apaisantes. Le piano se fait carillon de Harpe Eolienne, houle d'inépuisable (Désespoir). La voix parcourt l'étendue, du murmure au presque cri (A travers la Lande) ou au quasi-parlando (Au Cimetière). Tout aussi admirable et en intuition profonde pour Hugo Wolf, le clavier devient ironique ritournelle (Randonnée pédestre), détaché de tout (Comment rester serein ?), porteur d'absence en son petit motif récurrent (A une Noce), devant l'à-peine voix de la complainte amoureuse et le coup de gong de la Fatalité (Le Chasseur).

Naturalisme puis métaphysique

Puis vient le Temps fauréen : certes en impeccable diction, et d'une belle science de la « variation » et du climat – verlainien, hugolien, ou de seconde veine poétique -, mais à voix trop corsée, trop engagée, un peu complaisante à elle-même. Tandis qu'il faudrait aller vers le mystère si tendrement accordé aux « sens extasiés », au « silence profond » et au « rêve des chers instants », sous les mélèzes de Verbier entrant bientôt dans l'automne et les fayards dont le feuillage palpite dans la lumière de l'encore-été…

Approbation enthousiaste, en revanche, pour le mini-opéra des Histoires Naturelles où l'ironie souvent cruelle de Renard rencontre celle de Ravel. Et parfois une onde tendre baigne la mélodie si détachée en son récit magique (Le Grillon) au fond du jardin nocturne, l'immobilité troublante d'un paysage de pure matière (le Martin Pêcheur) repose du comique acide ou explosif (irrésistibles Pintade et Paon). La virtuosité parfois stridente, le naturalisme d'observation animale qui donnent un suprême contentement amusé seront calmés par un triple bis schubertien (et on regrette l'absence de Franz au programme !) : miracle, mezza voce, de douceur, d'extase, de grâce limpide et de métaphysique sans insistance, comme pour être pris par la main et conduit devant les paysages de l'alpe, nuit tombée…

20 édition du Festival de Verbier (Suisse, Valais), 3 concerts, les 22, 23 et 24 juillet 2013. Milos Karadaglic, guitare ; David Carpenter (alto), Julien Quentin (piano) ; Simp Keenlyside (voix), Emanuel Ax (piano).

Compte-rendu : Berrias-Jalès (07), le 10 juillet 2013. Cordes en ballade, 15e édition. Concert du Quatuor

Akilone : Haydn, Mendelssohn, Paulet.



C’est la quinzième édition d’un festival au début d’un été qui en est encore à sa préparation de climat…Le Quatuor Debussy, initiateur de cette quinzaine ardéchoise, y organise des concerts – auxquels il participe, selon des formules originales, ainsi avec la compagnie marionnettites Emilie Valentin –, où le jazz n’est pas oublié. Et trois Quatuors – « Nouveaux Talents » – travaillent avec le compositeur **Vincent Paulet** : à Jalès, on y a écouté les « **Akilone** », qui jouent son 2nd quatuor, en même temps que Haydn et Mendelssohn.

Garrigues et rive droite du Rhône

Il y des festivals de (re) diffusion et de grande (re) distribution qui pratiquent, à la plus grande joie du public, le concert parfois obtenu clé en mains. Et puis ceux qui, sans négliger les attentes du spectateur, oeuvrent en amont ou dans la coulisse pédagogique pour un partage et une transmission des savoirs. Ainsi en va-t-il, au début habituellement brûlant de l’été ardéchois, d’un Cordes en Ballade que le Quatuor lyonnais Debussy a implanté voici quinze ans entre rive droite du Rhône, garrigues et montagne vivaraises. Les Debussy – et tout particulièrement leur « premier »-fondateur, Christophe Collette, qui pratique cela en virtuose, avec un plaisir non dissimulé – aiment ne pas garder pour leur carrière d’ailleurs prestigieuse (une vingtaine de c.d.) une culture musicienne que leur Académie d’été dispense alors largement. Parmi les heureux bénéficiaires chambristes, des « niveau supérieur »

sont admis à l'honneur de donner concert(s). Voire même, « nouveaux talents » en dialogue, de travailler avec un compositeur en résidence, ici Vincent Paulet, qui confie à trois groupes son œuvre de quatuor à cordes. C'est le même esprit qui inspire les invités de la session, en particulier deux étoiles du firmament baroque, la violoniste Hélène Schmitt et la violoncelliste Ophélie Gaillard, ou le Quatuor Arranoa, porteur de la musique russe. Le « terrain » est aussi très présent, dans les stages ou associé à l'activité des concerts.

Une salle voûtée du XIIe

C'est à la Croisée de Jalès – le plus à l'ouest du territoire « en ballade »- qu'on aura pu écouter les Akilone. Jalès, c'est le souvenir contre-révolutionnaire d'un soulèvement monarchiste et vieux catholique contre les Jacobins, dont les armées ne tardèrent pas à les réduire. Et en termes de patrimoine médiéval, une Commanderie de Templiers dont subsiste une salle du XIIe, sévèrement voûtée en berceau de pierre grise et peut accueillir des concerts d'acoustique impressionnante et intime à la fois : une Association fait visiter, organise là des conférences pendant l'été, et un mini-festival d'été, qui justement accueille les Akilone et 4 autres concerts, dont 3 de jazz. Les 4 jeunes instrumentistes d'Akilone se sont rencontrées au CNSM de Paris ; à l'instar de leurs collègues Suédoises de Sjöströmska (un hommage au réalisateur de la Charrette Fantôme, qui fut aussi l'inoubliable Pr Borg dan les Fraises Sauvages de Bergman), et de ceux du Wassily (en parité féminin-masculin), les Akilone partagent les Quatuors de V.Paulet. A elles revient la 2nde de ces œuvres, une partition déjà ancienne – 1994- qui fut créée par les cousins lyonnais un peu aînés des Debussy, les Ravel. Et tandis que gronde encore l'ultime orage de cette semaine qui en vit ici de superbes, des propos d'avant-concert permettent au compositeur, modeste et précis, d'expliquer avec « ses » instrumentistes les grandes lignes d'une partition à

structure « classique » (6 mouvements délimités), qui use de procédés d'écriture moderniste (pizz-Bartok, micro-intervalles, sons harmoniques).

Un romantisme de haute inspiration

V.Paulet est assez jeune – bientôt la cap de la cinquantaine – pour n'avoir pas eu à se démarquer du post-sérialisme dominateur, et assez fin autant que rigoureux pour dédaigner tout formalisme paresseusement néo-tonalo-romantico-on-ne-sait-quoi.Ou s'il y a chez lui romantisme, ce serait l'écho du XIXe germanique (la poétique et la musicale), selon aussi la continuité d'un langage de haute tradition française, « de Franck à Dutilleux via Fauré ». Les Akilone, dans le concert, font précéder son « 2nd » d'un Haydn délicieusement plaisantin et plaisant, op.33/2) où l'humoriste serviteur des Esterhazy a logé en Intermezzo quelques glissandi et miaulements de chat joueur. Mais en 1er, 2e et 4e mouvements, quelles beautés : le thème d'un allegro qui donne la sens ation de partir sur la route, le recueillement d'un largo – on ne sait jamais chez « Papa Josef (le Pieux) » quand prédominent la religion d'une prière et l'humeur noire du Sturm und Drang . Quatre coups de fouet hachent alors le récit intense, en écho de l'orage qui pourtant consent à s'éloigner et rappellent un paysage violent du sentiment que le crépuscule viendra bientôt apaiser…

Une simple « forme d'études » ?

Puis donc Vincent Paulet, qui dans le respect de la tradition française a « camouflé » sous un titre couleur muraille anti-expressive (« en forme d'études ») sa démarche qui ainsi prolonge Chopin et Debussy. Mais dans ces six mouvements d'inégale longueur on croise des phases d'intensité, des stries de véhémence, des jeux violents ou d'élégance détachée. N'est-ce pas pour mieux conduire à l'admiration devant des « lenteurs » de temps suspendu, d'accès au mystère (justement, les micro-intervalles et le songe de l' « arco »…), des carillons glissés, des soupirs chuintés, une esquisse de

choral, un jardin nocturne à la Bartok. Ainsi va-t-on s'interrogeant sur les paradoxes, en cette partition apparemment très objectivée, sans émotion revendiquée, sur ce qui en serait un centre spirituel. En tout cas, noble ouverture vers ce qui va donner toute sa plénitude au son chaleureux, unanime, parfois tendu – fût-ce vers le chant éperdu de chacune, en moments privilégiés qui pourtant ne sauraient nier la démarche commune vers la beauté -, parfois s'apaisant, et qui se répercute si bien sous la voûte de Jalès, comme si le Quatuor cherchait l'issue et en même temps redoutait de la trouver trop vite.

La douleur de Félix l'Heureux

Cette œuvre, audiblement très chère aux Akilone (en italien, le vent du nord inspirateur,et le cerf-volant, symbole de liberté) est passerelle entre la jeunesse d'un compositeur de 17 ans (pas loin d'elles, en somme !) et ce qu'il trouvera dans le déchirement de la séparation mortelle, deux décennies plus tard : cet op.13, pré-écho d'un ultime op.83, dit le désarroi – esthétique seulement ? on en doute – que ressent Mendelssohn à la mort de Beethoven, et dont la dimension métaphysique se vivra quand brutalement la sœur bien-aimée, Fanny, disparaîtra, si peu de temps avant son mentor Félix…L'In Memoriam qu'est déjà si pleinement cet op.13, les Akilone en ont saisi le tempo intérieur, presque effaré devant le Poursuivant d'une chevauchée qui joint ici Félix à Beethoven et plus encore à Schubert. Même lorsque viennent les elfes, après la valse triste de l'Intermezzo ou dans le 1er mouvement, on comprend que ces créatures sans corps, que Mendelssohn a souvent , convoquées, sont peut-être ses compagnons si impalpables et rapides pour fuir la minéralité du monde….Au paradoxalement calmé de l'adagio – pourtant suivi de plus ardente déploration – succède un terrible finale, parcouru de tremolos tragiques, course à la mort et mélange de 15e Quatuor et de Erlkönig, clôturant cette œuvre dont on saisit mal qu'elle ne figure pas au panthéon de tout le

romantisme et où la « forme en arche » se sublime, citant l'initial lied qui l'armature et ne cesse de nous parler du Temps.

Dali ?

Il est étonnant que nos si jeunes Akilone la saisissent encore mieux que la légèreté de « conversation » dans l'op.33 de Haydn. Que l'on mémorise le nom de ces ardentes artistes : les violonistes Elise De Bendelac et Emeline Concé , l'altiste Louise Desjardins, la violoncelliste Lucie Mercat. Elles vont en Italie, dans des festivals français, ont un joli projet de théâtre musical autour des œuvres de Salvador Dali. On leur souhaite des enregistrements (tiens, Mendelssohn ?). Et de ne pas se séparer comme dans leur charmant bis, coda de quatuor qui joue à la Symphonie «Surprise », concluant gaiement leur parcours inspiré.

Festival Cordes en ballade. Croisée de Jalès (07), mercredi 10 juillet 2013. Quatuor Akilone : J.Haydn (1732-1809), op.33 n°2 ; F.Mendelssohn (1809-1847), op.13 ; V.Paulet (né en 1964), 2e Quatuor.

Illustration : Vincent Paulet (DR)

Trio Wanderer à Caluire (69)

Caluire (69), week end Trio Wanderer, les 18 et 19 janvier 2014. Deux concerts et des rencontres avec le public, c'est presque une résidence pour le Trio Wanderer. Et Marie-Christine Barrault est partenaire vocale pour illustrer le parcours lisztien entre Suisse et littérature, après que les chambristes français aient voyagé du côté de chez Schubert, Brahms et Fauré. Ce « parlé-chanté » romantique constitue la

première d’une formule qui s’expérimente à Caluire.

Les Wanderer pour un week end romantique à Caluire

Le Radiant, Caluire (69)
Week-end des 18-19 janvier 2014 : concerts et rencontres Schubert, Brahms, Liszt, Fauré

Wanderer et voyageurs



« Wanderer, Winterreise » , ces mots en « romantique-allemand » (comme on le dirait d’un dialecte très particulier des langues germaniques) roulent dans notre mémoire de Français tout de même un peu jaloux des profondeurs et de l’imaginaire qu’atteignirent outre-Rhin musiciens, écrivains et peintres entre fin XVIIIe et milieu XIXe. A côté, nos « voyage et voyageurs » semblent presque privés de magie, et un rien pauvres, même si nous pouvons placer en arrière-plan les somptuosités d ’un Chateaubriand et plus tard de Delacroix et Baudelaire… Question d’optique et d’harmoniques ? Il est vrai que la réminiscence d’un Schubert ou d’un Friedrich – ils « voyagèrent » bien peu, sinon dans leur esprit et leur cœur- viendrait aussitôt nous suggérer que le nombre réellement parcouru de lieues ou de kilomètres ne fait pas grand-chose à l’affaire.

Une fin de semaine-événement

Alors quand un des groupes de musique de chambre les plus internationalement célèbres se place sous le signe du voyage, et s'il est français, il ne s'appellera pas « Trio Voyageur », mais « Trio Wanderer », sans doute en hommage au compositeur qui aura laissé par la voix (voie ?) du lied et même du piano l'exploration la plus obsessive et affective de ce voyage qui n'aura pas été seulement celui des hardis explorateurs de la terre et des mers.

La saison précédente, les trois Wanderer avaient été invités par le Radiant de Caluire(périphérie nord de Lyon), qui consacre dans sa salle rénovée une toute petite part de sa programmation multi-culturelle (théâtre, et ce qu'on nommait naguère « la variété ») à la musique « classique ». Voici début janvier notre Trio, cette fois convié non seulement à un concert, mais à une présence de deux jours. Ce « week-end événement » s'apparente à une très brève résidence, où une master-class (zut, disons classe de maître(s) puisqu'on peut traduire en « ancien français »), une conférence et un brunch musical (pardon : un mi-déjeuner) accompagnent les deux concerts du samedi soir et du dimanche après-midi.

Johannes le Nordique

Les Wanderer – un pianiste plutôt extraverti et « Florestan », Vincent Coq, un violoniste, Jean-Marc Phillips-Varjabédian, et un violoncelliste, Raphaël Pidoux, plutôt…à l'inverse, apparemment « Eusebius », pour reprendre les termes du double schumannien – sont particulièrement « chez eux » avec Brahms. Pour le Quatuor op.25, ils sont rejoints par l'altiste Christophe Gaugué (ils ont enregistré l'œuvre avec lui). Brahms y est en « sa maturité de jeunesse » (risquons l'oxymore pour l'ardent ex-adolescent qui enthousiasma Schumann et s'enflamma pour Clara, avant que la mort tragique de Robert contraigne Johannes à renoncer à ses projets amoureux), et l'œuvre résonne de l'alternance entre romantisme d'inspiration et déjà-classicisme structurel. Et les deux versants du romantisme s'y expriment, tumulte qui sous-tend

l’allegro initial, abandon au rêve nocturne qui envahit l’intermezzo et l’andante. Le Quatuor, terminé en 1861 – chez des amis à la campagne, situation qui a toujours plu à Brahms-le-Nordique – culmine dans les emportements du très long presto, « alla zingarese », où l’âme tzigane se confie tour à tour dans la mélancolie et dans une exaltation aux allures de sauvagerie. Voici Brahms enfin libéré en sa modernité implicite, lui qui (dit-on) s’endormit en écoutant la si progressiste Sonate de Liszt et en tout cas devint (volens nolens ?) le héraut d’une musique plus sage contre les audaces de Wagner et Liszt.

Les cloches de Montgauzy et le vent d’ouest

Schubert est salué au passage, depuis les rives entre crépuscule et aube, puisque ce bref adagio isolé –peut-être servit-il d’insertion « lente » pour le futur grand Trio en si bémol de 1827 – se nomme aussi Notturno. Mais là c’est l’éditeur Diabelli qui voulait faire un coup de comm-pub… Le climat est plutôt agité en son centre, mais doucement lyrique au début et à la fin qui chantent la même mélode tendre. Puis nos Voyageurs parcourent dans le 2e Quatuor op.45 une ample contrée où Gabriel Fauré, l’Ariégeois devenu depuis longtemps Parisien , se remémore fort proustiennement son enfance dans un sublime andante où lui-même joue le Narrateur de son Temps Perdu (à 42 ans, en 1887), « relevant les distances » comme en un Combray des Pyrénées Orientales : « Je me souviens avoir traduit là, presque involontairement, le souvenir bien lointain d’une sonnerie de cloches qui, le soir à Montgauzy, nous arrivait d’un village nommé Cadirac lorsque le vent soufflait de l’ouest. Un fait extérieur nous engourdit dans un genre de pensées si imprécises qu’en réalité elles ne sont pas des pensées et cependant quelque chose où on se complaît… » Les autres mouvements sont tout d’élan, parfois à la limite de la violence des passions, architecture, rythmique et harmonie heureuses de se rencontrer pour un chef-d’œuvre qui marque l’irréversible entrée du compositeur dans une maturité qui ne cédera plus aux charmes mondains et ira inscrira son automne

– via la musique de chambre, surtout –dans d'ultimes partitions austères et bouleversantes.

Le premier ? Non, le seul !

Bien, Voyageurs ou…mais comment le dit-on en hongrois ? Car le 2e concert, « lettres d'un voyageur », est consacré à Franz Liszt. Ici le Trio – qui se réduit, dans quatre des cinq partitions, aussi à Duo – est en dialogue avec la voix non strictement chantée, mais si musicienne, d'une récitante de textes. On chercherait en effet dans l'œuvre du compositeur franco-hongrois une musique de chambre à la hauteur de celle de ses frères romantiques, Schubert, Schumann ou Brahms. On dira qu'il n'est pas besoin pour assumer le romantisme d'autre instrument qu'un piano : ainsi Chopin… (mais Liszt par la mélodie, l'orchestral et le choral a aussi agrandi ses horizons à la dimension de ses rêves !). Liszt fut « le »pianiste du XIXe – « le premier ? non le seul », disait une dame qui s'y connaissait en admiration), et pour la révélation de son génie autant que par nécessité de la rencontre et du destin, un Voyageur immense.

Libre enfin de mille liens

En témoigne un texte de 1837 que la récitante aura peut-être inscrit à son programme : « Encore un jour, et je pars. Libre enfin de mille liens, plus chimériques que réels, dont l'homme laisse si puérilement enchaîner sa volonté, je pars pour des pays inconnus qu'habitent depuis longtemps mon désir et mon espérance. Comme l'oiseau qui vient de briser les barreaux de son étroite prison, la fantaisie secoue ses ailes alourdies, et la voilà prenant son vol à travers l'espace. Heureux, cent fois heureux le voyageur ! Heureux qui sait briser avec les choses avant d'être brisé par elles ! L'artiste (ne doit) se bâtir nulle part de demeure solide. N'est-il pas toujours étranger parmi les hommes ? ».

Une actrice française très mélomane



L'auteur de cette superbe déclaration d'indépendance, que Liszt ne renia jamais dans ses actes et son œuvre, il appartient donc à Marie-Christine Barrault d'en être la traductrice. La comédienne, au théâtre ou au cinéma, a su se conserver au Texte regardé comme un principe avec lequel on ne transige pas. Les cinéphiles n'ont pas oublié « la jeune fille, catholique et blonde » qu'elle incarnait en face de la si laïque (et diablement… séduisante !) Françoise Fabian, dans « Ma nuit chez Maud », l'une des écritures les plus admirables, aux dialogues et à l'image, du cinéma français (Eric Rohmer, bien sûr). « Reconnue aujourd'hui comme une des plus mélomanes des actrices françaises, elle préside depuis 2007 aux Fêtes de Nohant, autour du souvenir en Berry de Chopin et George Sand ».

Tzigane et franciscain

Elle sera voix parlée dans une pièce rare de Liszt, un mélodrame (un cadre commencé fin XVIIIe et que le XIXe romantique a sublimé, en particulier chez Schumann, dont « L'enfant de la lande » est frère halluciné de l'Erlkönig schubertien) : la Lénore de Burger est sous le signe d'une écriture harmonique hardie et d'une pensée musicale fragmentaire ». Les Wanderer-Voyageurs « transposeront » (on sait que ce fut une activité compositrice très importante de Liszt pour « diffuser » ceux qu'il admirait, et parfois lui-même) Les Trois Tziganes (Franz se définissait comme une alliance de Franciscain et de Tzigane), La Cellule de Nonnenwerth (un couvent…franciscain auquel Liszt rendit visite en 1840) et La Lugubre Gondole, une des pièces de la dernière manière , où le vieux compositeur retiré en religion mystique « invente » la future musique atonale du début XXe. Et à côté d'extraits passionnants de Lord Byron (son Voyage de Childe Harold fit frémir l'Europe) et du jeune Franz – les Lettres

d’un bachelier ès-musique ; la correspondance avec Marie d’Agoult, l’aristocrate des amours passionnées avec laquelle il brava la bienséance louis-philipparde des années Trente, l’écrivaine qui fut aussi la mère de Cosima, future Madame von Bulow puis Wagner – , on écoutera La Vallée d’Obermann.

Les rêveries du mélancolique Obermann
Cette pièce figure dans les Années de Pèlerinage, chapitre Suisse, où Liszt « conta » ses fugues avec Marie… Et fut admirable traducteur musicien d’un trop négligé (de nos jours) pré-romantique français, Etienne Pivert de Senancour qui inventa un Werther de ce côté du Rhin et du Rhône, merveilleux mélancolique dont les Rêveries ont fasciné les contemporains cultivés : « nous ne sommes malheureux que parce que nous ne sommes pas infinis », écrit dans son récit-Journal Intime Obermann, qui promène sous les montagnes helvétiques son mal de vivre, et l’écriture si musicale d’un esthète replié sur sa solitude enchantée : « Même ici, je n’aime que le soir. L’aurore me plaît un moment, je crois que je sentirais sa beauté , mais le jour qui va la suivre doit être si long ! Accident éphémère et inutile, je n’existais pas je n’existerai pas ; et si je considère que ma vie est ridicule à mes propres yeux, je me perds dans des ténèbres impénétrables… Livrés à tout ce qui s’agite autour de nous, nous sommes affectés par l’oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s’avance, nous sommes ce que nous font le calme, l’ombre, le bruit d’un insecte, l’odeur émanée d’une herbe…

Caluire (69, périphérie nord de Lyon). Week-end au Radiant de Caluire. Trio Wanderer, Christophe Gaugué, Marie-Christine Barrault. Samedi 18 janvier 2014. Master-Class du Trio Wanderer, 14h30. Conférence, 18h30. Concert, 20h30. Brahms (1833-1897) , Schubert (1797-1828), Fauré 1845-1924). Dimanche 19 janvier : Brunch, 10h30. 15h, concert avec M.C.Barrault : Liszt (1811-1886), textes et musique.
Information et réservation : T. 04 72 10 22 19 ; www.radiant-bellevue.fr

Offenbach : La Princesse de Trébizonde (Campellone, direction) Saint-Etienne, Opéra; Les 17, 19 et 21 mai 2013

« Offenbach , combien d’opéras ? » « Une centaine, et encore, cela dépend de la définition ! »… Pourtant, si le grand public du XXIe révère Les Contes d’Hoffmann (-« vrai opéra », celui-là) et bien des « opéras-bouffes », on peut encore puiser à la liste des malconnus pour demander : « Jacques, étonne-moi »…

Lyon, Opéra, festival « justice-injustice », 11 et 13 avril 2013. Schoenberg, Erwartung ; Dallapiccola, Le Prisonnier ; Escaich, Claude. Kazushi Ono, Jérémie Rohrer,

direction

Dans le cadre de la thématique intelligemment ouverte par l’Opéra de Lyon, voici trois œuvres. Les deux « anciennes », Erwartung, monodrame schoenbergien et sombre énigme, Le Prisonnier, partition rare de Dallapiccola,…

Escaich: Claude, création. Festival justice-injusticeLyon, Opéra. Du 27 mars au 15 avril 2013

Opéra de Lyon, Festival justice-injustice, du 27 mars au 15 avril 2013. Claude, de Thierry Escaich, création. Fidelio, de Beethoven. Le Prisonnier, de Dallapiccola ; Erwartung, de Schoenberg … Idée riche d’échos et de résonances que ce thème d’Opéra lyonnais groupant quatre œuvres entre injustice et justice. La plus « spectaculaire » est création d’une partition de Thierry Escaich, sur livret de Robert Badinter : CLaude.

Lyon, Chapelle de la Trinité,

17 février 2013. Allegri, Palestrina, Josquin Desprez, Byrd, Pärt. The Tallis Scholars, dir. Peter Philips

Renaissance ? Pré-baroque ? Angleterre-île et Italie-Rome ? C’est tout cela qu’un ensemble vocal quadragénaire comme les Tallis Scholars peut réunir en un concert parfait d’intimité et d’harmonie stylistique. La direction du fondateur, Peter Philips, est exemplaire de sobriété, de rigueur et de tendresse sous-jacente.

Lyon.Théâtre de la Croix Rousse, 13 février 2013. Ullmann : Atlantis. Instrumentistes de l’Opéra, solistes… Jean-Michaël Lavoie, direction musicale. Richard Brunel, mise en scène

Ullman à la Croix Rousse. Exemple sans doute unique dans l’histoire de la création lyrique : Viktor Ullmann, compositeur tchèque enfermé à Terezin avant d’être envoyé par les nazis – avec tant d’autres – vers l’extermination, eut le

courage d’écrire un opéra-fable-symbole, Atlantis ou le Refus de la Mort…

Lyon, Musée des Beaux-Arts, 1er février 2013. « Péchés d’Italie », Stendhal et Rossini. Solistes Bernard Tétu. Gilles Chabrier, Agnès Melchior, Yuree Jang, Manuel Nunez

Henri Beyle, alias (entre autres) Stendhal, ne jurait que par la musique italienne et Mozart. Un Quatuor – deux chanteurs, une pianiste, un comédien-récitant – a fait de ces affinités électives un « Péchés d‘Italie », …